

LE CAPITAINE JACQUES,

COMEDIE EN UN ACTE,

PAR MM. DELESTRE, POIRSON ET ALPHONSE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
de la Porte-Saint-Martin, le 6 Janvier 1819.

~~~~~  
PRIX : 1 FR. 25 CENT.  
~~~~~

A PARIS,

CHEZ M^{me}. HUET-MASSON, LIBRAIRE,

RUE DE ROHAN, N^o. 21,

AU COIN DE CELLE DE RIVOLI.

~~~~~  
1819.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**



|                                                                    |                        |
|--------------------------------------------------------------------|------------------------|
| <b>JACQUES LEFORT</b> , Capitaine de corsaire, financier . . . . . | <i>M. Dugay.</i>       |
| <b>MICHEL LEFORT</b> , Marin, premier Comique . . . . .            | <i>M. Pierson.</i>     |
| <b>M. BONŒIL</b> , Maître de poste (caricature).                   | <i>M. Emile.</i>       |
| <b>MARTIAL BONŒIL</b> , son fils (second comique). . . . .         | <i>M. Notaire.</i>     |
| <b>TEMPÊTE</b> , Matelot (utilité) . . . . .                       | <i>M. Vissot.</i>      |
| <b>GROS-JEAN</b> , Garçon de ferme (utilité).                      | <i>M. Breton.</i>      |
| <b>MARIANNE</b> , Fille de Michel Lefort (ingénuité). . . . .      | <i>Mlle. Herminie.</i> |
| <b>GERTRUDE</b> , Vieille nourrice (caractère).                    | <i>M. St.-Aman.</i>    |



*La scène est dans une maisonnette isolée à quelques lieus de  
Dunkerque, près de la côte.*

---

# LE CAPITAINE JACQUES.

---

*Le Théâtre représente une chambre rustique avec plusieurs entrées latérales et de fond.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL LEFORT, GERTRUDE, MARIANNE.

*( Au lever du rideau, Lefort est assis, lisant attentivement une gazette; Marianne, d'un autre côté, travaille à un ouvrage d'aiguille; Gertrude tenant un jeu de cartes à la main. )*

GERTRUDE.

Toujours ce malheureux as de pique ! il me poursuivra donc sans cesse ; en vérité on n'a pas plus de guignon.

MARIANNE.

Qu'est-ce donc, ma pauvre Gertrude ?

GERTRUDE.

Ah ! mon Dieu, voilà bien autre chose vraiment. Qu'est-ce que je vois donc ?

MARIANNE.

Eh bien ! qu'y a-t-il ?

GERTRUDE.

Ce qu'il y a ! un valet de cœur renversé.... Cette fois, ça te concerne, mon enfant... Le valet de cœur, c'est Martial.

MARIANNE.

Martial ?

GERTRUDE.

Il doit entreprendre un grand voyage.

MARIANNE.

Je ne le sais que trop, puisqu'il vient nous faire ses adieux aujourd'hui.

## 4 LE CAPITAINE JACQUES,

GERTRUDE.

Les parens ne s'opposent pas au mariage.

MARIANNE.

Je sais bien que mon père et M. et madame Boncœil sont d'accord.

GERTRUDE.

Mais comme il faut une fortune au jeune homme, son père qui l'aime avec une tendresse unique, l'envoie à deux ou trois mille lieues, ni plus, ni moins, pour en chercher une. Regarde plutôt le neuf de pique entre deux dix.

MARIANNE.

Mais nous savons tout ça.

GERTRUDE.

Là, vous voyez donc que je ne me trompe pas; voilà bien ce qui prouve en faveur des cartes. Eh bien! j'ai tous les jours des disputes avec le maître d'école; jusqu'à M. Boncœil qui se permet de se moquer de ma méthode.... Il appelle ça des manies de vieilles femmes. Oh! je lui en veux, je lui en veux.

MICHEL.

Ah ça, si vous vouliez bien me laisser lire mon journal.

MARIANNE.

Il est donc bien intéressant?

MICHEL.

Pour moi toujours.... Gothenbourg, le.... le navire *le petit Matelot* a péri corps et biens, comprenez - vous ça? Ça veut dire que depuis le plus petit mât jusqu'au plus grand..... depuis le mousse jusqu'au capitaine, tout a été englouti. Ces naufrages là me font tressaillir moi, quand je songe que mon pauvre frère est parti sur un bâtiment comme ça...., et qu'il ne nous a pas donné une seule fois de ses nouvelles.

GERTRUDE.

Pardine, il est parti brouillé avec toute sa famille.

MICHEL.

Brouillé, brouillé.... Je sais bien que jusqu'à l'âge de douze ans, nous passions nos journées à nous battre..... nous chamailler...., tantôt il m'allongeait une bonne taloche, c'était bien le meilleur cœur...., alors moi, je lui répondais par une autre taloche.... C'est trop juste, nous étions si vite raccommodés.... Mais mon père le trouvait taquin...., hargneux. Il m'en souvient, il y a aujourd'hui 20 ans, nous nous prome-

nions sur l'étang qu'est là-bas au bout du village. V'la la dispute qui s'engage, pif, pouf, l'un d'tribord, l'autre de basbord, nous voilà tous deux dans l'étang.

GERTRUDE.

Ce pauvre Jacques a toujours eu du goût pour les combats de mer.

MICHEL.

J'avale un peu d'eau avant de me reconnaître : Jacques parvient avec peine à me ramener au lest ; mon père furieux, le menace, Jacques s'emporte, lui répond.... la dispute s'échauffe, et pour couper court, il décampe sans rien dire, et s'embarque sur un bâtiment qui mettait à la voile pour la Suède. Le gaillard avait du caractère.

GERTRUDE.

Oh ! je m'en souviens, votre père était si fâché.

MICHEL.

S'il était fâché !... Ce mauvais sujet de Jacques, que l'on ne me parle plus de lui, je le déshérite... Mon pauvre père meurt subitement, et par un papier trouvé après sa mort, il lègue à moi seul tout son bien.

GERTRUDE.

C'est clair ça, les absens ont tort.

MICHEL.

Il n'est pas de jours que je ne pense encore à lui (*regardant sa fille*), heureusement il m'est resté quelques sujets de consolation. Mais le père Bonœil se fait bien attendre...

MARIANNE.

Mon Dieu ! pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident.

MICHEL.

A moins que la carriole n'ait versé ; mais nous ne sommes qu'à une lieue du village, et il doit bien connaître la route, un maître de poste !

GERTRUDE.

Et ces voleurs dont on parle tant... , vous savez, qui se cachent, à ce qu'on dit, dans la forêt ici près, et qui dévastent toute la côte, aux environs de Dunkerque.

MARIANNE.

Ah ! mon Dieu ! tu me fais trembler, si on les avait arrêtés ?

## 6 LE CAPITAINE JACQUES,

GERTRUDE.

Ecoute donc ? et l'as de pique, le valet de cœur renversé... tout ça n'annonce rien de bon.

MICHEL,

Bah !... les voleurs, pour quoi faire !... le père Bonceil est presque aussi pauvre que moi... les voleurs s'raient p't'être plus attrapés que lui.

GERTRUDE. •

Vous voilà bien, père Michel, toujours tranquille... demeurant à l'entrée d'un bois, vous ne craignez rien, vous... vous verrez que quelque jour il nous arrivera malheur.

MARIANNE.

Je crois entendre la carriole.

MICHEL.

Juste, ce sont eux.

MARIANNE.

Voici Martial.

---

## S C E N E II.

### LES MEMES, MARTIAL.

MARTIAL.

Bonjour, père Le-Fort, bonjour, Mademoiselle Marianne...., mère Gertrude...

MICHEL.

Enfin, Martial, te voilà donc arrivé,

MARTIAL.

Ce n'est pas sans peine, vraiment.

MARIANNE.

Comment ?

MARTIAL.

Vous connaissez mon père.... vous savez quel tact il a pour distinguer le caractère des gens, rien qu'en les voyant.

GERTRUDE.

Je sais, il ne se trompe jamais, à ce qu'il dit.

MARTIAL.

A une lieue d'ici, nous avons été poursuivis par plusieurs cavaliers armés ; ça m'est égal moi, je n'ai pas peur, mais

mon père tourne la tête... Silence, me dit-il, tout bas..., ce sont des voleurs, et de fouetter mon pauvre Mouton, et Mouton d'allonger à toutes jambes.... Ce sont des voleurs, continue-t-il, jamais je ne me trompe; enfin, les voleurs nous arrêtent... nous demandent...

MICHEL.

La bourse ou la vie?

MARTIAL.

Eh! non, ils nous demandent nos papiers... C'était des gendarmes; mon papa n'en fait jamais d'autres. Il a toujours des frayeurs en pure perte.

MARIANNE.

Ça a dû vous faire une révolution.

MARTIAL.

A moi? ça m'est égal, je n'ai pas peur.

### SCÈNE III.

#### LES MÊMES, BONŒIL.

BONŒIL, à *Martial*.

A quelle heure ai-je dit que nous arriverions?

MARTIAL.

A six heures, mon père.

BONŒIL, à *Michel*.

Quelle heure est-il?

MICHEL.

Six heures.

BONŒIL.

Jamais je ne me trompe.

MICHEL.

Voisin, vous ne vous trompez jamais... Mais les gendarmes qui vous ont arrêté tout-à-l'heure sur la route.

BONŒIL.

Comment, vous savez déjà..., eh! bien oui, parbleu, c'était des gendarmes..., de loin on peut se tromper. Moi, quand je n'ai pas vu la physionomie, je ne réponds de rien, mais aussitôt que j'ai eu aperçu les uniformes, j'ai dit: ce sont des gendarmes, et je ne me suis pas trompé.

## 8 LE CAPITAINE JACQUES,

MARIANNE.

Mais, je n'aperçois pas M<sup>me</sup>. Bonœil.

BONŒIL.

C'est assez naturel...., elle n'a pas pu venir..., il fallait bien que quelqu'un restât au logis..., recevoir les voyageurs..., faire donner des chevaux..., empêcher les postillons de boire..., si vous saviez le tracas que ça donne..., je n'aime pas les inquiétudes, voyez vous, et comme je voulais passer une soirée agréable et tranquille, j'ai tout bonnement laissé ma femme à la maison.... pour veiller à tout ça....

MICHEL.

Ah! ça, les affaires vont donc bien.

BONŒIL.

Les affaires? Très-mal, mon ami, très-mal; quel métier que celui de maître de poste sur une route de traverse; et puis faites donc prospérer une maison de poste aujourd'hui... la moitié de la France voyage en célérités et l'autre moitié en pataches... Je ne vous parle pas de ceux qui préfèrent aller à pied pour leur santé. C'est ce qui fait que j'envoie ce petit drôle-là chercher fortune dans les pays étrangers.

MICHEL.

Ah! je le connais, il fera son chemin, il ira loin.

BONŒIL.

Parbleu, je crois bien, en Amérique tout simplement.

MARIANNE.

C'est donc décidé?

BONŒIL.

Tout-à fait, il va souper avec nous ce soir, vous faire ses adieux et demain en route. Ah ça! nous allons bien nous divertir.

MICHEL.

Je l'espère.

BONŒIL.

Moi je le parie, sur-tout, si vous avez gardé votre coutume des années précédentes.

MICHEL.

Comment?

BONŒIL.

Oui, d'aller chercher un passant.... le premier venu en-

fin ici près, sur la route et de l'amener souper avec nous.....  
C'est une drôle d'idée.

MICHEL.

C'est un devoir que je me suis fait et auquel je ne manquerais pas pour tout l'or du Pérou. Qui sait si cela n'a pas porté bonheur à ce pauvre Jacques, mon cher frère. Sans fortune, sans ressource, il a dû avoir besoin de secours de toute espèce..... que de fois il a dû réclamer l'hospitalité!..... on l'aura exercée à son égard, j'en suis sûr, il y a partout de bonnes gens..... Eh bien!..... j'acquitte ici la dette de mon frère. Le jour de sa fête, le seul de l'année où je me permette un bon repas, je descends sur la côte, et le premier pauvre voyageur que je rencontre, je l'amène ici: plus il est malheureux, mieux ça vaut... Je le fête de mon mieux et je le renvoie toujours avec quelques petits secours..... Enfin je le reçois comme je voudrais qu'on reçût mon frère dans quelque lieu qu'il se trouve.

GERTRUDE.

Bien, bien, mon cher fils.

BONŒIL.

Et pour moi donc, cela exerce mon talent de physionomiste. Vous rappelez-vous celui de l'an dernier, comme je vous l'ai tout de suite dévisagé, oh! je ne me trompe jamais.

MARTIAL.

Vous avez été assez long temps toujours.

BONŒIL.

Jusques au dessert..... Dam! il ne disait rien.... aux premiers plats on mange, ou n'a pas le temps de se trahir, mais quand le souper s'avance, on commence à se reconnaître, et au dessert, ma foi, on se déboutonne tout-à-fait. Ah ça, père Lefort, amenez-nous quelqu'un d'original, là, une bonne tête, qui puisse nous faire passer une heure agréable.

MICHEL.

Oh! le premier venu, c'est ma loi invariable. Allons je descends, ne vous impatientez pas, je ne serai pas longtemps à mettre le grappin sur ce que je cherche.

GERTRUDE.

Parbleu, tant qu'il ne s'agit que de faire un bon repas, on ne se fait pas prier.

## LE CAPITAINE JACQUES

**MARTIAL.**

C'est drôle, de dîner comme ça cinq à six personnes tête-à-tête avec un homme qu'on ne connaît pas.

**MICHEL.**

Allons, je vais à la découverte moi.... ne vous impatientez pas.

( *Il sort.* )

---

### SCENE IV.

**GERTRUDE, MARIANNE, MARTIAL, BONOËIL.**

**MARTIAL**

Il me tarde bien de voir la figure qu'on va nous amener.

**BONOËIL.**

Je saurai tout de suite qui c'est ; parce que je ne me trompe jamais.

**GERTRUDE.**

Ah ! si j'étais bien curieuse , j'ai là certain jeu de cartes.

**BONOËIL.**

Allons, voilà encore Gertrude avec ses folies , ses jeux de cartes.... on ne croit plus à tous ces contes-là ma bonne mère.... ( *avec importance* ) Pour reconnaître les hommes , il faut de l'expérience , du coup-d'œil ; c'est là tout mon secret. De l'expérience , je dois en avoir.... dans mon état on voit passer tant de monde , tant de physionomies différentes , on apprend à distinguer les hommes en un clin d'œil : demandez à Martial , si je me trompe jamais.

**MARTIAL.**

C'est à-dire....

**BONOËIL.**

Comment ?

**MARTIAL.**

C'est-à-dire jamais , excepté le jour où cet acteur de Paris , qui allait en tournée dans les départemens a relayé à la maison.... vous savez bien six chevaux.... un coureur.... clic clac.... et que vous prétendiez que c'était un ministre qu'allait prendre les eaux.

GERTRUDE.

Ah ! ah ! ah ! ah !

BONŒIL.

Qu'est-ce que tu dis donc ?

MARTIAL.

Oui, et puis l'hiver dernier encore que vous avez pris pour un auteur, ce milord de l'Angleterre parc'qu'il mangeait comme quatre et qu'il n'donnait jamais de pour-boire aux postillons.

BONŒIL.

Allons, tu ne sais ce que tu dis.

MARTIAL.

C'est égal, j'ai plus de confiance dans la bonne Gertrude, parce qu'elle a prédit à ma petite Marianne qu'avant un an elle serait ma femme.... Voyez-vous, il y a au moins de la vraisemblance... elle lui a prédit que nous ferions bon ménage.... il y a de la vraisemblance; que je ne lui serais jamais infidèle, il y a de la vrai.... ça me fait penser à une chose, mère Gertrude. Tenez, la veille de mon mariage vous me tirerez les cartes.

GERTRUDE.

Oui, mon enfant.

MARTIAL.

Je serais curieux de savoir à mon tour si ma femme ?....

MARIANNE.

Si votre femme ? qu'entendez vous par-là.

MARTIAL.

Oui, un mari est toujours bien aise de savoir.... Tâchez de m'amener l'as de carreau, ça fait que je ne serai pas.... capot.....

## SCENE V.

LES MEMES, MICHEL LE FORT, JACQUES LE FORT, *vêtu très-modestement*

MICHEL.

Par ici, par ici.

JACQUES, *saluant*.Messieurs ( *à part* ), voici donc le séjour de mon enfance.

## 12 LE CAPITAINE JACQUES,

MICHEL.

Je ne suis pas resté long-temps comme vous voyez... j'ai rencontré presqu'à la porte ce brave homme, et je l'ai engagé à monter.

MARTIAL.

Et il paraît qu'il a accepté d'emblée.

JACQUES.

Accablé de fatigue, j'allais réclamer de vous l'hospitalité, quand vous me l'avez offerte si généreusement.

BONŒIL, *à part.*

Voyons.... voyons un peu à qui nous pouvons avoir affaire.  
( *Il l'examine* ).

MARIANNE.

Il a une bonne figure.

MICHEL.

Vous avez froid et bon appétit sans doute... vous trouverez ici, bon feu, bon gîte... Ce n'est pas tous les jours comme ça, au moins ; mais quand on se mêle d'inviter.

JACQUES.

Il me faut si peu de chose.

BONŒIL.

L'air humble et soumis, c'est un pauvre diable, il n'y a pas le plus petit doute.

JACQUES, *à part.*

Voilà donc ma famille et le frère ingrat....

BONŒIL, *arrivant à Jacques et lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien, mon brave homme, il fait meilleur ici que sur la grande route, n'est ce pas ; et vous allez faire un repas comme vous n'en avez probablement pas fait depuis long-temps.

JACQUES.

Oh.... oh.....! peut être....

MICHEL, *bas à Bonœil.*

C'est vrai... Pourquoi lui parlez-vous comme ça, donc ?

BONŒIL, *bas à Michel.*

Laissez moi donc tranquille : que diable, est-ce que je ne sais pas bien à qui j'ai affaire.... Je ne me trompe jamais. ( *À Jacques.* ) Convenez que vous n'êtes pas fâché de trouver en route une auberge comme celle-ci.

JACQUES.

Je tâcherai qu'on ne soit pas fâché de m'y avoir reçu.

MARIANNE.

C'est très bien, n'est-ce pas, Gertrude ?

BONŒIL.

Comment donc, mais pas mal, pas mal du tout; on trouve que que fois sur ces grandes routes des gens....

JACQUES.

Qui savent d'abord distinguer les hommes, et démêler ceux qui rendent service avec générosité, de ceux qui se donnent mal à propos de l'importance.

BONŒIL.

C'est que c'est fort bien dit.... Ah ! vous savez distinguer les hommes... C'est bien mon genre à moi, je vois que nous nous conviendrons.

JACQUES.

Vous croyez. (*A part.*) Voilà un singulier original, serait-il mon parent ?

MICHEL.

Allons, allons, mon cher Bonœil, Monsieur doit-être fatigué.

JACQUES.

Mais....

MICHEL.

Eh ! bien, si en attendant le souper, vous voulez vous reposer, entrez par ici, c'est l'affaire d'une petite heure.... Vous trouverez dans cette salle un bon feu.

MARIANNE.

Et pour être plus à votre aise, vous n'aurez qu'à vous asseoir dans le grand fauteuil.

MICHEL.

Celui de mon pauvre père.

JACQUES.

De mon.... de votre père (*A part.*) Il a pourtant l'air d'un brave homme. (*Après avoir regardé Michel. Haut.*) Puisque vous voulez bien le permettre, je vais entrer.... Peut-être un jour pourrai-je reconnaître tant de bonté....

MARIANNE.

Si vous voulez me suivre, mon bon Monsieur, je vais vous conduire, et puis je vous laisserai ma lumière....

## 14 LE CAPITAINE JACQUES,

JACQUES.

Je vous remercie, mon enfant. Ma foi ma nièce est fort jolie. (*Il sort avec Marienne par la porte à gauche.*)

---

### S C E N E VII.

LES PRECEDENS , *excepté* JACQUES *et* MARIANNE.

BONŒIL.

Ah ! ça, mais dites donc, un instant, c'est que ce n'est plus ça.... Allons doucement. Voilà que ce pauvre diable me fait l'effet à moi d'être un homme extrêmement comme il faut. D'abord, avez-vous entendu : peut-être un jour pourrai-je reconnaître.... C'est que si ça allait être quelque incognito !....

GERTRUDE.

Allons, voilà là tête qui travaille.

BONŒIL.

Avez-vous remarqué comme il a dit : je sais distinguer les hommes qui se donnent de l'importance..... c'est que c'est moi.... c'est mon système tout à fait.... Je ne serais pas étonné que ce gaillard là ne fût un des hommes les plus habiles du siècle.

---

### S C E N E VII.

LES PRECEDENS , MARIANNE.

MARIANNE, *rentrant.*

Là, maintenant occupons-nous du souper.

MICHEL.

Est-il bien à son aise ?

MARIANNE.

Oh ! je vous en réponds.... Avant de se reposer, il a examiné toute la chambre avec un air singulier, et puis, à propos, il m'a dit que s'il venait un de ses gens le demander, on eût le bonté de le faire attendre.

BONŒIL.

Un de ses gens.

MARIANNE.

Oui, un de ses gens. C'est pas l'embarras, ils'est repris, et il m'a dit si quelqu'un venait le demander.

BONŒIL.

Ah ! ah ! ah ! Si l'un de ses gens, si quelqu'un. Allons, allons, je vous le disais, il n'y a plus moyen de se cacher... voilà l'incognito.

GERTRUDE.

Et qu'est-ce que c'est que ça, un incognito ?

BONŒIL.

Ah ! bien, il est joli celui-là, incognito...., ma bonne, incognito, c'est connu, c'est un mot latin.... qui veut dire... enfin, incognito, ça signifie un homme qui voyage..... qui voyage incognito.... c'est clair.

MICHEL.

Ainsi, ce Monsieur est....

BONŒIL.

Parbleu c'est.... c'est tout bonnement quelque seigneur déguisé, et qui a ses raisons pour rester inconnu.... Voilà ce que c'est.... incognito.

MARIANNE.

Ça pourrait bien être.... Si je savais ça, je lui demanderais de l'emploi pour Martial, afin qu'il ne parût pas.

BONŒIL.

C'est ça, allez le réveiller tout de suite. Est-ce qu'il faut fatiguer les grands de ses intérêts personnels ? Jamais. Si je lui parle, moi, à ce seigneur..... ce sera pour tâcher d'obtenir une apostille ; mais dans l'intérêt général..... Je sollicite la place de maître de poste à Dunkerque ; c'est pour le bien du service plutôt que pour moi ; encore si j'ose lui en dire deux mots, ce ne sera qu'au dessert.

MICHEL.

Comment, vous croyez que j'aurais l'honneur de recevoir....

BONŒIL.

Juste ! c'est ça.... Je ne me trompe jamais, vous le savez bien. D'ailleurs, il va venir un de ses gens, nous l'interrogerons, et vous verrez si je suis dans l'erreur.

SCENE VIII.

LES PRECEDENS, GROS-JEAN, puis TEMPÊTE.

GROS-JEAN.

Monsieur, voilà un homme qui demande quelqu'un qui a dû s'arrêter ici....

MARTIAL.

C'est ça, quelqu'un.

BONŒIL.

Vous allez voir la livrée.

TEMPÊTE, *habillé en matelot avec des moustaches et un sabre au côté.*

Ah ! ça c'est donc ici la maison Lefort.

GROS-JEAN.

Oui, Monsieur.

TEMPÊTE.

A la bonne heure !... C'est ici que je dois l'attendre.

MICHEL.

Il a une drôle de livrée, dites donc, père Bonœil.

BONŒIL.

C'est vrai, n'importe; suite de l'incognito. (*Haut à Tempête.*) Mon ami, votre maître, le comte de..... est là..... il repose.

TEMPÊTE.

Le comte de...

BONŒIL.

C'est peut-être un duc ?

TEMPÊTE.

Ma foi, je n'en sais rien.... Nous l'appellons tout simplement capitaine.

MICHEL, *à Bonœil.*

Capitaine, voilà qui change diablement vos idées.

BONŒIL.

Ah ça, voyons donc un peu, ne nous étourdissons pas... Est-ce que je me serais trompé, ce n'est guère possible, pourtant.

TEMPÊTE.

Mais, qu'avez-vous donc, vous autres, vous avez l'air tout

je ne sais comment. Si je vous gêne, je descends là bas, et je vais attendre le reste de la troupe, qui doit joindre ici le capitaine.

BONŒIL.

Le capitaine. La troupe.... Un instant. Il me faut le temps de me reconnaître.

## S C E N E I X.

## LES PRECEDENS, GROS-JEAN.

GROS-JEAN.

Monsieur ?

BONŒIL.

Est-ce encore quelqu'un de la troupe ?

GROS-JEAN.

Non, monsieur, c'est une lettre pour vous que Joseph le postillon a remise en passant. (*Grosjean sort.*)

BONŒIL.

Je suis sûr que c'est ma femme qui me recommande de rentrer de bonne heure... Elle est peureuse, cette pauvre madame Bonœil. (*Il met ses lunettes et lit, après avoir lu, il se recueille un instant et regarde attentivement Tempête*)

MICHEL.

Eh bien ! voyons, y a-t-il quelque chose de nouveau ?

BONŒIL.

Oui, oui, il y a quelque chose de nouveau, (*bas*), il y a quelque chose de terrible ; faites-moi descendre cet homme-là.

MICHEL.

Comment ?

BONŒIL.

Allez toujours.

MICHEL à *Tempête*.

Mon ami, nous avons à nous occuper d'affaires de famille... Si vous voulez attendre votre maître dans la salle basse, Gros-Jean vous donnera un pot de bière.

TEMPÊTE.

A la bonne heure ! Aussi bien je vois que je gêne ici, et je vais manœuvrer vers la salle basse : au revoir.

(*Il sort.*)

B

SCENE X.

LES PRECEDENS, hors TEMPETE.

BONŒIL.

Ah ça, père Lefort, avez-vous du caractère ?

MICHEL.

Je le crois, mais qu'est-ce qu'il y a dont ?

BONŒIL.

C'est bien.... allons, ne vous effrayez pas... nous sommes perdus.

TOUS ENSEMBLE.

Perdus !

BONŒIL.

Perdus... tranquillisez-vous je vous en prie.

MICHEL.

Qu'est-ce que vous écrit donc votre femme ?

BONŒIL.

Il s'agit bien de ma femme ! c'est l'adjoint du maire de Luat : lisez ?

MICHEL, *lisant.*

« Mon cher Bonœil, on se plaint généralement que votre poste est mal servie, ce qui éloigne les voyageurs, et... »

BONŒIL, *lui prenant la lettre et la lisant.*

Ce n'est pas ça.... plus bas, plus bas.... « Je vous prévient que la troupe.... c'est ça... remarquez bien... la troupe... (*Continuant.*) « La troupe qui infeste le bois de Luat, continue de dévaliser tous les voyageurs et de s'introduire dans les habitations par tous les prétextes et sous tous les déguisements. Cependant on s'occupe des moyens de la détruire. Pour combiner notre plan et n'en laisser échapper aucun, si le capitaine se présentait chez vous pour avoir des chevaux de poste, au moyen du signalement ci-joint, vous le ferez, arrêter sur-le-champ et vous le remettrez à la gendarmerie de votre commune. Signé, etc. ; et plus bas le signalement. Eh bien !

MICHEL.

Eh bien !

BONŒIL.

Eh bien, c'est clair... le capitaine, vous ne comprenez pas ? c'est le chef de brigands qui est là dedans.

MARTIAL.

Oui, j'y suis, et c'est un autre voleur qui est en bas dans la cuisine.

MARIANNE.

Bon Dieul qu'allons-nous devenir ?

GERTRUDE.

Il n'y a pas de doute, voilà l'as de pique, le valet de cœur renversé.

MICHEL.

Diable ! ne perdons pas la tête.

BONŒIL, *en tremblant.*

Non, ça ne sert à rien de perdre la tête ; je m'en vais vous dire ce qui arrivera avant un quart d'heure, la troupe sera ici... nous serons tous cernés... volés... dépouillés... avant un quart-d'heure, vous dis-je, je ne me trompe jamais.

MARIANNE.

Ah ! mon Dieu ! c'est donc ça qu'il m'a fait tant de questions, il m'a demandé si nous vivions dans l'aisance!... Si mon père était riche.

GERTRUDE.

Vous voyez, l'as de pique, l'as de pique.

MICHEL.

En effet, tout semble s'accorder... mes enfans, mes amis, je suis perdu.

BONŒIL.

Et nous donc!

MICHEL, *vivement.*

Vous ; il s'agit de quelque chose de plus précieux que ma fille, que moi, que vous tous.

MARTIAL.

Bien obligé.

BONŒIL.

Ah ! ça, mais vous battez la campagne.

MICHEL.

Je suis perdu, vous dis-je, déshonoré.

B 2

BONŒIL.

Que faire? et mais j'y pense; le village n'est qu'à une lieue  
 Martial, sors tout doucement le cheval de l'écurie, prends  
 garde d'être remarqué, un temps de galop, et ramène  
 nous main-forte.

MARTIAL.

C'est qu'il faut traverser le bois.

BONŒIL.

Eh bien!

MARTIAL.

Oh! je n'ai pas peur, mais c'est qu'avec vos discours.

MICHEL.

Faut-il que ce soit justement dans cette chambre! par  
 l'ancre de miséricorde!

BONŒIL.

Mon Dieu! il semblerait que vous avez chez vous les tré-  
 sors du Potose.

MICHEL.

Plus que cela, mon ami... plus que cela (*apercevant  
 Jacques qui sort de la chambre*). Juste ciel! le voici, tout  
 est perdu.

## SCENE XI.

### LES PRECEDENS, JACQUES.

JACQUES.

Quelques instans de repos m'ont fait grand bien.

MARTIAL.

En vérité. (*Pendant ce temps Bonœil examine attentive-  
 ment Jacques, et Gertrude tire les cartes avec précipitation  
 en cachant de son mieux la table où elles sont.*)

JACQUES.

Eh bien! mes amis, qu'avez-vous donc?

BONŒIL, *à part.*

C'est ça, il n'y a pas le moindre doute; (*haut*) c'est  
 que Martial, ce jeune homme que vous voyez-là, doit par-  
 tir à l'instant.

JACQUES.

Et il hésite; il a peur sans doute de ces brigands dont on

parle tant ; mais ils ne sont plus bien terribles, et demain vous m'en direz des nouvelles.

GERTRUDE, *à part.*

Sainte Vierge !

JACQUES.

A propos, est-on venu me demander ?

MARIANNE.

Oui, oui, on est venu, quelqu'un de votre troupe.

JACQUES.

C'est bon.

MARTIAL.

Si on était sûr qu'il n'y eût en bas que celui que nous avons vu.

JACQUES

Un grand gaillard, n'est-ce pas... Tempête.. c'est un brave et qui ne craindrait pas dix hommes à lui seul, (*regardant Martial*) ah ! ça, mon ami, vous avez l'air effrayé, attendez, attendez, je vais vous rassurer, une plume et de l'encre ?.... Je vais vous donner un mot d'écrit, vous le présenterez au premier rassemblement que vous trouverez dans le bois ; soyez tranquille, on vous donnera quelqu'un qui vous guérira de la peur, je vais vous recommander.

MARTIAL,

Je vous suis obligé.

JACQUES.

Laissez-moi faire.... (*Il se met à une table et écrit.*)

BONGIL, *bas à Martial, à Marianne et à Gertrude.*

Et vite, voyons le signalement (*il lit*) cheveux, et sourcils châains.

MARTIAL.

Mais il a les cheveux bruns.

BONGIL.

Châains.... châains bruns.... c'est ça..... « nez ordinaire... je vous demande s'il y a à s'y méprendre, « bouche grande ». Il a la bouche grande.

MARIANNE.

Il me semble qu'il a la bouche moyenne.

BONGIL.

Bouche grande, bouche moyenne.... en fait de signale-

22 LE CAPITAINE JACQUES,

mens, voyez-vous, c'est tout-à-fait la même chose, « taille petite.

GERTRUDE.

Mais au contraire, sa taille est....

BONŒIL.

Petite, vous dis-je, regardez donc bien, c'est qu'il est assis.

JACQUES, *se levant, et remettant à Martial un billet cacheté.* )

Voici le billet, vous n'avez qu'à le remettre comme je vous l'ai dit, et dès qu'on en aura connaissance....

BONŒIL, *à Martial.*

Prends toujours, et décampe vite par l'autre route, crève le cheval si tu veux, n'est-ce pas père Lefort ?

MICHEL, *sans l'écouter.*

Il s'agit bien..... oh ! je veux lui parler, je lui parlerai....., Mes amis, retirez - vous, laissez - moi seul un instant avec lui.

GERTRUDE.

N'allez pas vous exposer, not' maître ?

MICHEL.

Soyez tranquille, un quart-d'heure, et je suis à vous.

BONŒIL.

Vous le voulez, eh bien ! soit... Gertrude, Marianne, nous allons accompagner Martial jusqu'en bas.

( *Ils sortent.* )

---

S C E N E X I I.

JACQUES, MICHEL.

JACQUES.

Vous voulez me parler en particulier ?

MICHEL.

Oui.

JACQUES.

Voyons, de quoi s'agit-il ?

MICHEL, *avec énergie.*

Écoutez, il est inutile de loupoyer davantage, vos manœuvres vous ont fait reconnaître.

JACQUES.

Il se pourrait.... Comment, vous savez....

MICHEL.

Oui, je sais tout.... vous êtes le chef des voleurs qui dévastent les environs de Dunkerque.

JACQUES.

Ah ! vous croyez ?....

MICHEL.

Probablement vos gens çernent notre maison, nous sommes tous entre vos mains, et la résistance est inutile.

JACQUES.

Pour cela.... je vous en répons.

MICHEL.

Vous êtes le plus fort ; tout ce que j'ai va devenir votre proie ; je ne chercherai pas à éviter mon sort, en vous rappelant de quelle manière je vous ai accueilli, je ne vous demande pas d'épargner mon bien ; prenez, prenez tout ce que vous trouverez..... Mais vous êtes homme comme moi, comme moi vous avez eu des parens, une sœur, un frère que vous chérissiez tendrement. Eh bien ! au nom de tout ce que vous avez aimé, entendez moi, écoutez ce que j'ose encore attendre de vous.

JACQUES.

Où diable veut-il en venir ?

MICHEL.

J'avais un frère que j'aimais ; nous nous disputions, nous nous battions même parfois ; mais enfin, nous nous chérissions comme..... comme deux frères, c'est tout dire.... Je n'ai pas une très-bonne tête, et il en avait une mauvaise. Un jour, dans un accès de colère, il quitte la maison, s'embarque ; mon père, furieux contre lui, le déshérite, et une mort subite empêche mon pauvre père de revenir sur ses dispositions.

JACQUES.

Vous vous êtes emparé de tous les biens ; c'est trop naturel.

MICHEL.

Écoutez-moi... Notre héritage se montait à 26 mille francs, sans compter cette maison. Suivant l'intention de mon père,

tout m'appartenait. Je partis pour Dunkerque, je voulus entrer dans le commerce; je pris la résolution de m'embarquer pour aller chercher fortune dans le Nouveau-Monde; rien ne me réussit, je perdis toutes mes avances..., tout..., excepté 13 mille francs qui sont là dans un coffre, qui doit vous appartenir, puisque vous êtes le maître. Mais si mon frère revient, il m'accusera d'avoir détourné son héritage, d'avoir profité de la colère de mon père pour le dépouiller; sentez-vous toute l'horreur de ma situation? Eh bien! si vous êtes capable d'éprouver quelque pitié, montrez-vous généreux; emparez-vous de tout ce que je possède, mais ne m'ôtez pas un bien qui m'est plus cher que tout au monde : ma fille et moi nous travaillerons jusqu'à ce que pareille somme soit comptée; vous ne perdrez rien, je vous en donne ma parole, mais au nom du Ciel, ne m'enlevez pas l'héritage de mon frère.

JACQUES, *à part.*

Ah! traître de Jacques, tu as pu accuser ton frère! meurs donc de honte à présent....

MICHEL.

Vous semblez vous consulter..., vous vous rendez à ma prière; voyons, mille bombardes, une bonne action! vous apprendrez tout le bien que cela fait.

JACQUES, *ému.*

Oui, je me.... je me rends....

MICHEL.

Vous me donnez votre parole de ne pas toucher aux 13,000 fr?

JACQUES, *avec force.*

Oh! oui, je vous la donne... et je la tiendrai....

MICHEL.

Triple sabord! vous me faites plus de plaisir que si vous me sauviez la vie.

JACQUES.

Mas, puisque vous étiez ruiné, comment n'avez-vous pas fait usage de cet argent pour réparer vos affaires?

MICHEL, *vivement.*

Je pouvais le perdre..... et ma fille..... il ne tenait qu'à moi de la marier, mais il fallait la doter aux dépens de mon frère, et elle est restée fille.

JACQUES, *à part.*

Je veux mourir à l'instant, si ce n'est pas le plus beau

moment de toute ma vie. Allons remettons-nous et rentrons dans mon rôle. (*haut*) Vous croyez donc que je suis maître de votre sort ?

MICHEL.

Je ne doute pas que suivant votre usage, votre troupe n'entoure ma maison.

JACQUES:

Eh bien ! vous vous trompez, je suis seul ici, vous vous croyez en mon pouvoir, je suis au vôtre ; promettez-moi à votre tour de ne pas abuser de ma situation, de ne pas me trahir.

MICHEL.

Il se pourrait.... écoutez, vous êtes un coquin, c'est malheureusement vrai.... Mais je le serais encore plus que vous, si je vous faisais arrêter après votre aveu. Partez, tâchez de devenir honnête homme, si c'est possible, et surtout n'allez pas répandre mon secret.

JACQUES.

Non, il faut me permettre de rester ici, jusqu'à minuit ; que tout se passe comme si vous ignoriez qui je suis ; à cette heure-là, je ne vous demanderai pas le secret ; à votre tour ne me refusez pas cette grâce, laissez-moi souper avec vous comme c'était arrangé d'abord ; l'aspect d'une honnête famille me rendra peut-être à la vertu, que sait-on ?

MICHEL.

Par la sainte-Barbe ! si je pouvais le croire... au surplus franchement, vous avez la figure d'un honnête homme, et vous n'étiez pas né pour le métier que vous faites.

JACQUES.

Vous croyez (*à part*) : s'il savait que je suis corsaire...

MICHEL.

J'entends tout le monde qui revient.

JACQUES,

Surtout, ne me trahissez pas !

MICHEL.

Non, foi de marin.

JACQUES.

Je vous crois.

MICHEL. *appelant.*

Allons, Marianne, Gertrude, le souper ?

SCENE XIII.

LES PRECEDENS, MARIANNE, BONOËIL, GERTRUDE.

BONOËIL, *bas à Michel.*

Eh bien ! la conversation est donc finie ?

MICHEL.

Oui, oui, voyons la table, le couvert ?

BONOËIL, *bas à Michel.*

Est-ce que vous croyez bonnement que je vais souper avec cet homme-là.

MICHEL, *bas à Bonoëil.*

Il le faut, il le faut absolument, rassurez-vous. (*pendant ce temps on apporte la table.*)

GERTRUDE, *bas.*

Comment, monsieur, vous exigez que nous soupions ; songez donc à l'as de pique.

MICHEL.

Allons à table.

JACQUES.

A table, c'est bien dit (*à Bonoëil*) : qu'avez-vous donc, monsieur, tantôt vous me paraissiez plus gai.

BONOËIL.

Pardonnez-moi... c'est que j'en ai pas grand appétit.

MICHEL.

Et pour bien commencer, mes amis ; buvons à la santé de ce pauvre Jacques Lefort, en quelque lieu qu'il puisse être.

JACQUES.

Vous m'excuserez de ne pas y boire.

GERTRUDE, *à part.*

Tant mieux, ça lui porterait malheur.

JACQUES, *à part.*

Je suis tenté d'oublier mon rôle. (*haut à Bonoëil.*) Eh bien ! l'appétit revient-il ?

MICHEL, *à Bonoëil qui mange.*

Mais il me semble que ça ne va pas mal.

BONŒIL, *bas à Michel.*

Eh ! mon ami, il faut bien dissimuler.

JACQUES *à BONŒIL.*

C'est, sans doute, la crainte des brigands de la forêt qui a un peu troublé votre gaieté.

BONŒIL.

Moi, point du tout.... je ne crains rien.

JACQUES.

On les dit si hardis, si entreprenans.

BONŒIL, *à part.*

Gardons-nous de l'irriter. (*Haut.*) Monsieur, entreprenans dans leur état.... voyez-vous, c'est une vertu, et quel qu'état que l'on embrasse, il faut s'y distinguer; c'est naturel.

MARIANNE.

Le voilà qui bat la campagne.

JACQUES.

Vous croyez qu'il faut s'y distinguer ?

BONŒIL.

Il n'y a pas de doute.... Je ne vous parle pas de ceux qui exercent en petit.... de ces filoux timides... de ces escrocs subalternes... ceux-là, voyez-vous.... je ne les défends pas.... mais ceux qui exploitent en grand.... c'est différent.... D'abord, en thèse générale, il n'y a pas de sots métiers.... et puis, je vais plus loin.... moi.... dans leur genre.... une fois le genre adopté.... M. Mandrin.... M. Cartouche.... et beaucoup d'autres Messieurs.... étaient des hommes.... à talent....

JACQUES.

Je suis bien aise de le savoir.

## SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, TEMPÊTE.

TEMPÊTE.

Capitaine.

TOUT LE MONDE, *effrayé.*

Ah mon Dieu !

## 28 LE CAPITAINE JACQUES.

TEMPÊTE.

Capitaine, je viens vous annoncer que tout est fini, et que votre monde est réuni.

JACQUES.

C'est bon, sortez, et qu'on attende mes ordres.

TEMPÊTE.

Ça suffit. (*Il lit.*)

---

## S C E N E X V.

LES PRECEDENS, hors TEMPETE.

GERTRUDE, *à part.*

Ah ! bon Dieu, ayez pitié de nous ?

BONGEIL.

Et Martial, qui ne revient pas.

MARIANNE.

Mon père.

MICHEL, *bas à Jacques.*

Puis je compter sur votre parole ?

JACQUES.

Comme sur la vôtre.

GERTRUDE, *se précipitant aux pieds de Jacques.*

Mon bon Monsieur, ne me faites pas de mal; tenez.... prenez ma croix d'or et mes boucles d'argent.

---

## S C E N E X V I.

LES PRECEDENS, GROS-JEAN.

GROS-JEAN.

Monsieur, voilà la cour qui se remplit de soldats de la maréchaussée.

BONGEIL.

Vivat ! Nous sommes sauvés.

MICHEL *à* JACQUES.

Je vous jure que j'ignorais.... Mais je ne trahirai pas ma promesse; sortez, sortez vite par cette porte.

BONŒIL.

Comment, vous voulez faire échapper le brigand ?

MICHEL.

Partez vite, ou vous êtes perdu.

JACQUES.

Non, je reste.

MICHEL.

Il n'est plus temps.

S C E N E X V I I.

LES PRÉCEDENS, *un brigadier de gendarmerie et plusieurs gendarmes conduits par TEMPÊTE.*

TEMPÊTE à JACQUES, *montrant le brigadier.*

Capitaine, voici ce que ce brave homme est chargé de vous remettre.

BONŒIL, *les regardant.*

Ah ! ma foi, si les gendarmes s'entendent avec les voleurs, je n'y comprends plus rien.

JACQUES à Michel, *lui présentant la lettre ouverte.*

Tenez, lisez..... Voici ce qu'on m'adresse.

MICHEL.

« Monsieur, veuillez recevoir mes félicitations. Débarqué avant hier, vous avez trouvé moyen, dans l'espace de vingt-quatre heures, de délivrer la côte des brigands qui l'infestent. Dunkerque et ses environs vous doivent des actions de grâce. Aucun des habitans n'oubliera qu'un pareil service est dû à son digne concitoyen le brave capitaine Jacques Le-fort.....

MICHEL.

Mon frère ! (*Jacques et Michel s'embrassent.*)

BONŒIL.

Comment, c'est ce petit Jacques. Comme il est grandi !... Embrassez-moi, jeune homme

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, MARTIAL.

MARTIAL.

Me voilà... me voilà... tien, tien, mon père qui embrasse le brigand.

MARIANNE.

Arrive donc, tu vas savoir....

MARTIAL.

Eh ! bien, je n'ai pas trouvé de gendarmes... Je crois bien, les voilà tous ici.

MICHEL & JACQUES.

Ah ça, mon ami, tu vas reprendre ton argent, il m'a donné trop d'inquiétude.

JACQUES.

J'ai donné ma parole d'honneur de ne pas y toucher.....  
D'ailleurs, je n'en ai pas besoin : je suis riche, riche pour toi et pour moi... Mais avant de partager, je voulais savoir si tu avais eu la faiblesse de profiter de l'erreur de notre pauvre père. Pardonne, mon ami, excuse mon injustice, je t'en aimerai mille fois davantage. Eh bien ! Monsieur Bonœil, vous pouvez maintenant devenir en toute sûreté.

BONŒIL.

Moi, Dieu merci, je n'ai pas attendu l'événement. Ne vous ai-je pas dit ce matin, cet homme-là pourrait bien être quelquefois très comme il faut... et l'incognito, donc... N'ai je pas parlé de l'incognito... (*Montrant Gertrude.*) C'est cette bonne femme qui me trouble avec ses contes.

GERTRUDE.

Contes.... du tout, Monsieur,..... j'ouvre mon livre de cartes, et je lis, page 6, as de pique, malheur, chagrin... c'est fort bien... mais l'as de pique, suivi du valet de cœur, joie, bonheur, prospérité....

JACQUES.

D'où il suit que nous avons tous raison, que nous serons tous heureux, contents, que Martial ne partira pas, ce qu'il fera avec Marianné un voyage plus agréable..

MICHEL.

C'est bien le moins qu'on le dédommage un peu de la peur qu'il a eue.

MARTIAL.

Dites donc de l'émotion, car moi, je n'ai peur de rien.

MARIANNE.

Nous verrons ça.

JACQUES.

Allons... remettons-nous à table... Fêtons gaiement le jour qui nous rassemble... car retrouver un honnête homme... un bon frère... et de bons amis... c'est vraiment la plus belle de toutes les fêtes.

FIN.